

sortirent. Cinq minutes après le carrosse franchissait le pont-levis au grand galop. Quand le duc rentra dans la chambre verte, il trouva la marquise à genoux et frappant le tapis du front en poussant des sanglots déchirants. Il ne chercha ni à la relever, ni à lui donner des consolations. Lui-même était accablé des humiliations qu'une impérieuse nécessité l'avait forcé de subir un instant auparavant. Il s'assit à quelque distance de sa sœur, une main devant les yeux, sans que l'un osât regarder l'autre où lui adresser la parole.

Cette scène muette durait déjà depuis longtemps lorsque tout à coup un bruit sourd de pas et de voix s'éleva dans le château. Le pont-levis venait de se baisser une seconde fois et des hommes à cheval entraient bruyamment dans la cour. Bientôt la marquise de Thianges, accompagnée de plusieurs domestiques qui portaient des flambeaux, se précipita dans la chambre, en élevant au-dessus de sa tête une lettre scellée du cachet royal :— Ma sœur, monsieur le duc, s'écria-t-elle avec des transports de joie, voici une lettre de Sa Majesté elle-même ! Le courrier vient d'arriver... Un accident avait empêché que les dépêches du roi ne vous fussent remises avant celles de Mme de Maintenon...—Que dites-vous, Gabrielle ? s'écria le duc dont les traits, couverts de confusion un moment auparavant, brillèrent tout à coup d'espérance.

Mais la marquise resta inorne et muette, indifférente à cette importante nouvelle. Elle fit signe à sa sœur de rompre le cachet.

—Athénaïs, s'écria le duc après avoir lu, la lettre du roi est plus tendre qu'aucune autre qu'il vous ait jamais écrite. Il déplore le malheur qui vous frappe, et il vous assure qu'il vous aime toujours... Enfin, il vous rappelle près de lui ; vous êtes plus en faveur que jamais...—L'excellent prince !— Ma chère Athénaïs...

Athénaïs fit attendre longtemps sa réponse :— Mon frère, ma sœur, dit-elle enfin d'une voix déchirante en repoussant la lettre du roi, croyez-vous que le rang suprême, quand même je le posséderais seule et sans partage, pourrait me faire oublier les douleurs et les remords de cette journée !

Trois jours après Mme de Montespan quitta le château de Mortemart et elle n'y revint jamais... On sait ce qu'est devenu le vieux manoir des Mortemart.

ELIE BERTHET.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 18 AVRIL, 1845.

Les deux journaux religieux de cette ville ont de ce tems-ci une furieuse prise de gueule, comme disent les dames de la halle qui ont prêté leur dictionnaire aux deux belligérants écrivains. Depuis bientôt deux mois les lecteurs du *Canadien* et du *Journal de Québec* ont d'intermittentes crispations de nerfs mêlées de grincement de dents, et tous ces maux affreux ne proviennent que du zèle avec lequel ces braves gens ont voulu lire et approfondir les savantasses discussions auxquelles se sont livrés nos confrères sur l'asymptote, l'hyperbole, la parabole, la grêle, la neige, les tropiques du capricorne et autres cornes, les télescopes à réfraction et à réflexions, télescopes dont ces messieurs-là (les éditeurs, bien entendu) ignorent absolument l'usage ; une dame respectable et très-sensible, de notre connaissance c'est trouvée mal régulièrement six fois par semaines depuis que son mari, qui est très respectable aussi mais qui n'est pas le moins sensible, s'est mis à lire